

Apocalypse



Première et dernière pages
signées par
Sophie Martin

Avec la collaboration et la complicité de
Mario Séguin
Clémence Decroix
Mélanie Boyer
du collectif *Les JACASSERIES de BOULEVARD*

XIV^e course à relais - Printemps 2021
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

La dévastation est totale. Si le ciel est vide, la terre ne l'est pas moins. Vide de vie – c'est ce qu'est devenu le monde. Lorsqu'autour de moi je promène mon regard déjà usé, deux couleurs s'offrent à lui : rouge et noir. Mon âme aussi est barbouillée de ces couleurs, peut-être est-ce le sang de mes enfants et le désespoir de mes semblables qui l'ont éclaboussée. Le sol est jonché de corps, des corps inertes et froids. Le sang coule toujours, il coule en rigoles longeant le lit d'une rivière évidée. Des arbres noirs lèvent leurs bras figés et rachitiques vers un néant rouillé, comme pétrifiés dans une ultime et douloureuse prière. Il n'y a plus rien ici. Rien de plus que la mort.

Assise dans une flaque de sang, une femme tient un enfant sur son sein. Doucement, elle caresse les cheveux ensanglantés du jeune garçon, ses larmes roulant sur les joues de l'enfant. Elle lui murmure de tendres mots, mais le garçon n'esquisse aucun mouvement, ne semblant même pas entendre la femme. Une vue bouleversante. Pourtant, mes yeux ne peuvent plus pleurer. Je n'ai plus de sympathie – elle s'est perdue dans le sang. Mon cœur a beau souffrir, il s'est engourdi sous le poids de l'horreur qui s'étend à perte de vue.

Les quelques gens qui m'entourent ont tous le regard hagard et fou. Leur posture est marquée par la douleur et la résignation. Ils sont sales de sang séché et noircis de fumée, des traces de larmes séchées sillonnent leurs visages las. Leurs vêtements ne sont qu'une confusion de tissus et de chairs en lambeaux. Ces êtres ne sont plus que des spectres. Je suis un spectre. Un spectre ! Pas beau à voir.

Il fut un temps où tout disparut : le ciel, la terre et le soleil. Ce temps, il est le mien. Un unique moignon reste de ce que l'on a déjà appelé la Terre. Il est le vestige de la grandeur du règne naturel et de la folie de l'humanité. Il est aussi la preuve de la faiblesse de ce que l'on croit si fort. Le travail acharné d'un quelconque créateur se trouve réduit à cette masse qui dérive péniblement parmi les étoiles. Éternels flambeaux, celles-ci semblent guider le reste de mon monde dans la nuit de son existence.

Quel désastre autour de moi, quelle vue cauchemardesque. Le vent porte sur son dos brisé l'odeur de la mort qu'il répand à des kilomètres à la ronde. Je ne respire que de l'air ensanglanté, mes poumons sont saturés de sang. À l'horizon, le Moignon est voracement barré par la mâchoire acérée d'une chaîne de montagnes dont j'ai naguère connu le nom. Naguère...

quand était-ce ? Toi, le ciel, t'en souviens-tu ? Réponds ! Mon cri se répercute sur les versants rouges de la Mâchoire et me revient, sans réponse. Je m'écroule.

Un son de pas irréguliers me tire de mon profond désespoir. Des spectres s'approchent de moi, la femme parmi eux – elle tient toujours son enfant dans ses bras. Ils s'assoient près de moi et braquent leurs yeux sur la Mâchoire. Ils attendent. Nous attendons tous un signe, quelque chose ! Une preuve que ce qui nous attend, ce n'est pas que notre inéluctable fin.

Il se met soudainement à pleuvoir. Une grosse pluie noire, goudronneuse. Les spectres ne bougent pas. Ils ne se déplacent plus assez rapidement pour se mettre à l'abri. Ils sont brisés. Et il n'y a nulle part où aller.

Soudainement, la femme pousse un cri. Elle a vu quelque chose au loin. Elle pointe un des pics de la Mâchoire. Elle tourne le regard vers moi, la tête inclinée. Je ne vois rien. Que du noir et du rouge. Un éclair déchire subitement le ciel, et je distingue une forme blanche sur le pic. Je crois distinguer plusieurs pattes : un animal !

– C'est une chèvre, murmure la femme d'une voix éraillée.

– Plus d'une, renchérit un des spectres.

En effet. Un petit troupeau de chèvres bondit d'une roche à l'autre, dans notre direction.

– Dieu du Ciel ! s'exclame un autre des spectres.

Je plisse les yeux – il semble y avoir une autre forme à la queue du troupeau. C'est un homme ! Je me tourne vers les autres spectres : ils le voient aussi. Nous nous regardons tous, incertains. Nous pensons la Mâchoire imprenable. Nous étions sûrs que le monde s'y arrêterait. Cet homme et son troupeau remettent en question tout ce que nous savons des limites de notre univers.

Méfiant, nous nous levons péniblement, attendant l'arrivée de l'inconnu, qui nous a aperçus et qui court maintenant à notre rencontre. Arrivé à nous, il n'a le temps que de s'exclamer « À boire ! » avant de s'écrouler à nos pieds.

Deuxième partie – *Mélanie Boyer*

Le spectre n'en est plus un. Malgré son état de faiblesse extrême, l'homme aux chèvres ne semblait pas avoir subi les foudres d'un monde en colère. Je l'aide tant bien que mal à se traîner

dans ce qu'il me reste comme abri, mais à peine l'éloigné-je de ses précieuses bêtes, que mes compères salivaient devant ce potentiel festin.

– Bande d'inconscients ! Vous ne comprenez donc pas la grandeur de la bénédiction qui nous est amenée ? Nous devons préserver ce troupeau, c'est notre seule chance de survivre.

Quelques enfants s'agglutinent autour des animaux, et les flattent comme s'ils percevaient en cet instant précis, le mirage de la vie d'autrefois. Les chèvres effarouchées bêlent et s'éloignent.

La seule personne qui puisse les retenir, c'est le spectre. Il doit rester de l'eau quelque part ? Un croûton de pain ?

– Ramenez vos chèvres, monsieur, il faut trouver une façon de les contenir et de les protéger.

– À... à boire....

– ... Mais... nous n'en avons pas... Je vous promets que je vous en trouve coûte que coûte si vous rappelez vos chèvres.

Le spectre me regarde les yeux plissés par la fatigue et la méfiance. Je vois à peine le bleu de son iris tellement il peine à ouvrir les yeux. Il me fait un signe de tête. Je demande de l'aide pour le prendre par les aisselles et le relever. Arrivés près de l'ouverture béate laissée par nous-ne-savons-toujours-pas-quoi, il fait un signe lent et flasque avec son bras pour signifier aux imbéciles qui n'ont pas encore compris, de se reculer pour ne pas effrayer les chèvres. Il inspire profondément et crie : « Les filles ! Allez ! »

Presque par magie, les cinq bêtes reviennent vers le spectre comme l'auraient fait de fidèles chiens de compagnie. Je les fais entrer dans la maison et je vois au même moment qu'une petite foule commence à s'agiter.

– Pourquoi tu garderais les chèvres ? Qu'est-ce qui nous dit que tu ne garderas pas le festin pour toi ?

Des murmures de plus en plus forts émanent du groupe qui semble vouloir entrer de force dans ce qu'il me reste de maison. Soudain, silence. Je me retourne. Le spectre s'est levé et comme si c'était sa dernière volonté avant de s'écrouler, il a fait de grands gestes comme pour éloigner la foule, rappelant du même coup que de toute façon le troupeau lui appartenait !

Les cinq chèvres entassées dans ce qui avait déjà été une salle à manger, j’essaie d’imaginer une façon de sécuriser les ouvertures pour éviter que les chèvres ne s’échappent. J’y arrive en imbriquant des débris de toutes sortes. La sensation est étrange : je reprends un espace qui m’est propre. Je me surprends à me réapproprier ce bout de ruines sachant très bien que ça ne signifie rien aux yeux de personne d’autre. Tant pis. Pour cette nuit, je retrouve ma maison, juste à moi. Je me coupe du noir maudit et m’enveloppe de mon propre noir. Je peux désormais me laisser à penser que, du moins pour un moment, il y a bel et bien un extérieur, un là-bas. Je m’assoupis près du spectre, entassée dans un joli chaos : un chaos vivant. Malgré le bruit, l’inconfort et mon inquiétude profonde pour la santé du spectre, je m’endors.

Je me réveille en sursaut, comme si j’avais manqué de vigilance. Un sentiment d’urgence m’habite, je peine à respirer et mon cœur bat à tout rompre. J’entends des râles qui glacent le sang, une respiration sifflante. Le spectre. Il n’est même plus en mesure de le dire, je dois à présent lire sur ses lèvres : « À boire... ». Il faut trouver de l’eau et de la nourriture, sinon l’homme mourra et je ne serai plus en mesure de préserver le troupeau. Peut-être que nous n’aurons pas le choix de sacrifier une des bêtes ?

Alors que l’une d’elles se met à uriner, je me dis que... c’est mieux que rien.

Quelqu’un doit s’éloigner pour aller chercher de l’aide ou des ressources. Si nous nous entêtons à tourner en rond ici, nous allons mourir. Il doit rester quelque chose d’utile quelque part.

Troisième partie – *Mario Séguin*

Dans ce qui était ma cuisine, je déniche un linge à moitié déchiré. Je le prends et je l’humidifie de l’urine de la chèvre. Je m’approche du spectre et malgré ma répugnance, j’humecte les lèvres craquelées de l’homme par une sécheresse trop longue. Il râle et n’ouvre même pas les yeux. Je continue mon manège en souhaitant qu’il survive.

Je retourne dehors pour demander si quelqu’un se charge de trouver de l’eau. La femme et le jeune garçon que j’ai aperçus plus tôt s’approchent péniblement de moi, presque en titubant, glissant sur le sang séché, mais déterminés à faire l’ultime effort devant l’impossible. La langue de la femme épaissie par le manque de liquide ne lui permet pas d’articuler le moindre

mot. C'est à se demander si elle parlera de nouveau. De sa main meurtrie et noircie par on ne sait quel matériau, elle me fait signe qu'elle part chercher de l'aide.

Courageusement, elle pousse son enfant devant elle. Je les regarde s'éloigner lentement, traînant les pieds, dos courbés devant tant de destruction. Partout, c'est la désolation : des spectres mourants qui agonisent dans ce qui étais jadis des jardins, des cours arrière de maison méconnaissables et noyées dans des débris de toutes sortes, des trous béants à même le sol par lesquels de la fumée s'échappe, des montagnes de détritiques empilés dangereusement. Mon nez ne capte que des odeurs de chair brûlée, d'immondices jonchant le sol, et de sang séché agglutiné sur des spectres démembrés. Mon cerveau est saturé par tant d'horreur. Des masses sombres et calcinées se dessinent devant eux. Impossible de reconnaître ce que c'était avant. Avant quoi, au juste ?

Un son guttural provenant de l'homme me ramène à la réalité. Quelle réalité ? Est-ce vraiment une réalité ou un cauchemar vivant ? Je me penche à ses côtés. Je lui chuchote à l'oreille que quelqu'un est parti chercher de l'aide. Il s'assoupit ou perd connaissance, je ne saurais dire. Les chèvres sentent le désarroi de leur maître : elles s'approchent du corps inerte. L'une d'elles bêle lamentablement.

Soudain, un grondement me provient de l'extérieur rompant ce silence d'apocalypse. Je m'approche de la fenêtre ou plutôt du trou laissé par une explosion et je plisse les yeux pour mieux voir dans cette pénombre. Peut-on qualifier de pénombre un ciel gris, voire noir de fumée, sans soleil ? La femme et le jeune garçon reviennent de leur expédition. Les spectres les entourent espérant une aumône, mais la femme tient fermement un seau près de son corps. Son enfant lui servant de bouclier protecteur, elle n'a d'yeux que pour ma maison, mon refuge. Elle s'écroule devant la porte ouverte.

Dans le seau cabossé à moitié rempli, il y a de l'eau noire provenant probablement de la pluie tombée plus tôt. Je lui fais signe de la tête pour la remercier. Je plonge le linge imprégné d'urine de chèvre dans le seau. La femme me regarde et j'approche le chiffon de son visage. Elle recule et pousse son enfant devant, comme pour me signifier lui en premier.

Les chèvres sensibles au manège qui se déroule sur le porche trottent vers moi. Je retourne auprès du spectre pour essayer de lui faire boire un peu de ce liquide noirâtre.

J'entends grogner à l'extérieur. Cette fois, c'est un spectre qui arrive tenant dans ses mains décharnées une bassine remplie de sang épaissi. Il la dépose près de la porte.

Les têtes se penchent pour voir le contenu. Des murmures montent du groupe, puis un autre spectre plus grand que la plupart de nous s'avance avec un cadavre dans les mains. Un cadavre à quatre pattes, éventré et vidé de ses entrailles. Il le laisse tomber près de la bassine.

Une voix s'élève parmi les spectres.

« Il faudrait sacrifier une chèvre pour le bien-être de tous. »

L'homme qui a entendu le cri se lamente. Je le vois essayer de se lever. J'avance vers lui et il lève la main pour m'arrêter. Au prix d'un effort incroyable, il réussit à se mettre debout. Puis, ses paupières se soulèvent et son regard me pénètre jusqu'au fond de mon âme, le peu qu'il me reste. Sa bouche s'ouvre et il parvient à articuler : « Non, ne sacrifiez pas une chèvre, elles peuvent... »

Essoufflé et affaibli par tant d'effort, il s'écrase à mes pieds sans terminer sa phrase.

Puis j'entends des cris provenant des spectres toujours amassés près de la porte. J'entends aussi un bruit étrange, comme un sifflement. J'approche du trou servant de porte et je réalise que le bourdonnement vient du ciel.

Des charognards tournoient au-dessus des spectres. L'odeur de la chair en décomposition et du sang les ont attirés. Comment ont-ils pu échapper au désastre ?

Quatrième partie – *Clémence Decroix*

L'homme aux chèvres s'écroule sur le sol, et je me sens responsable de ce qu'il adviendra du troupeau désormais. Les chèvres entourent le corps inerte du « berger », comme en signe de respect. Il semblerait que ces animaux soient plus humains que nous désormais.

Pourquoi cet homme, ce spectre, les a-t-il conduits à nous ? Qu'y avait-il de l'autre côté de la Mâchoire ? Certainement pas plus de ressources qu'ici, en ce lieu de désolation, sinon il n'aurait pas entrepris un si long voyage au péril de sa vie.

Il n'y avait certainement rien non plus là-bas... Il pensait survivre en conduisant son troupeau de chèvres vers une destination où la terre serait moins ravagée, où il y aurait encore

de l'eau et des vivants pour reconstruire ce monde qui était en train de flamber. La fumée noire nous asphyxie et cet homme a tenté de trouver une solution.

Je repense à l'arrivée de cet homme sur nos terres ensanglantées, il y a quelques heures, je me rappelle avoir vu les chèvres sur le pic de la Mâchoire en premier. Serait-il possible que le spectre ait été guidé jusqu'ici par ces animaux, et non celui qui aurait entrepris ce voyage de la dernière chance ? Avant de rendre son dernier souffle, le spectre a dit : « Non, ne sacrifiez pas une chèvre, elles peuvent... » ... Nous montrer la voie ?

Y a-t-il encore de l'eau quelque part ?

Y a-t-il encore une terre fertile qui nous permettrait de faire pousser des végétaux ?

Nous pourrions assurer notre survie, et celle des chèvres, si nous partagions nos récoltes. Et en échange nous aurions du lait, du fromage...

Le spectre désormais éteint avait allumé une lueur d'espoir en moi.

Les cris des spectres restés à l'extérieur de ma maison en ruine se font entendre. Je recouvre le visage de l'homme aux chèvres avec un linge, donne une seconde de recueillement, puis je reprends mes esprits.

À travers le trou béant du mur de pierres, je vois tous ces charognards tourner autour des spectres, ils sont des dizaines. Les spectres se couvrent la tête ou protègent celles de leurs enfants contre eux. Ils doivent protéger le plus possible les plus faibles et chasser ces charognards avant qu'ils ne nous dévorent.

Ma maison est la seule à plusieurs centaines de mètres qui est encore recouverte d'un toit: elle sera notre refuge.

J'amasse le plus possible de branches et de restes de meubles calcinés vers le seul grand trou de mon mur qui pourrait laisser passer des charognards, et je sors le corps du berger par la porte. Les chèvres s'écartent et restent ensemble dans le fond de la pièce. Je comprends qu'elles resteront à nos côtés désormais.

Tout en sortant le cadavre du berger en dehors de la maison, je m'écrie :

– Les enfants, rentrez à l'abri dans la maison avec les chèvres !

Les enfants s'élancent en hurlant à l'intérieur de ma maison en ruine, dont le mur vient d'être rafistolé en urgence.

Des spectres m'aident à transporter le corps du berger le plus loin possible de la maison. L'odeur de son cadavre attire ces rapaces irrésistiblement, et nous, les « presque morts », semblons sauvés.

Ils s'agglutinent autour du berger, commencent à le picorer. Trop occupés par leur festin répugnant, ils baissent la garde.

Entouré des autres spectres, je me saisis d'un bout de bois encore flambant, tombé d'un arbre. Les autres spectres, redevenus « hommes » tout d'un coup, me rejoignent et nous frappons les rapaces de toutes nos forces.

Cette pluie de rage, cette rage de vivre, nous ressoude, refait de nous des hommes et des femmes, luttant de toutes leurs forces pour nos vies.

Nous avons désormais un repas qui pourra nourrir les survivants de notre groupe pour des semaines entières, tout en ayant préservé nos chèvres.

Cela devrait nous donner la force de partir à la recherche d'une terre meilleure, où il y aurait peut-être encore des rivières.

L'espoir de vivre revient en chacun de nous, par le fait même qu'un autre avant nous, « le berger », en était rempli.

Conclusion – *Sophie Martin*

Remplis de ce nouvel espoir, nous concluons que nous devons quitter notre petit territoire brûlé et ensanglanté. Nous ne pouvons pas savoir si l'homme ne venait pas d'un lieu épargné par la dévastation de l'autre côté de la Mâchoire.

Les chèvres semblent deviner nos intentions. Elles sont agitées et chevrotent plus que de coutume. Le soir avant notre départ, elles se dirigent toutes ensemble vers le corps de leur berger. Intrigué par leur comportement, je décide de les suivre. J'assiste alors à une scène qui reste à jamais gravée dans ma mémoire. Les chevrotements se muent en une espèce de chant sacré – les chèvres disent adieu à leur mort.

J'ai vu des centaines d'atrocités depuis les débuts de l'apocalypse, des milliers, même. L'horreur ne me fait plus réagir depuis longtemps : elle a su éteindre assez rapidement mon cerveau émotionnel. Cependant, ce sublime cantique m'émeut si profondément qu'un torrent

de larmes jaillit de mes yeux. Le chant m'enveloppe et me réveille le cœur – je me sens encore plus vivant que lorsque je me suis attaqué aux charognards avec les autres. Je ne suis plus un spectre ! Je lève le poing vers le ciel étoilé et je lui jure que je ne mourrai pas déjà mort ! Je vivrai de toute la vie qu'il me reste et j'aiderai les miens à faire de même. Sans que je m'en rende compte, les chèvres ont cessé de chanter et sont venues se masser autour de moi. Me voici devenu le Berger.

Le lendemain matin, je constate qu'un changement s'est également opéré chez mes compagnons d'infortune. Ils me regardent et m'écoutent avec déférence. Ce matin-là, je leur annonce qu'après une nuit de mûre réflexion, j'ai pris la décision de partir seul en éclaireur avec les chèvres. Je ne veux pas risquer la vie de tous les survivants si jamais l'Autre Côté est aussi sombre et désolé que notre sinistre domaine.

Je pars avec mes chèvres et un maigre sac de provisions. Je demande à la femme et à son jeune garçon de bien vouloir veiller sur notre « clan ». Le garçon, si jeune mais déjà si vieux, me tend ses morceaux de viande séchée pour le voyage : il craint que je ne revienne pas. Je réussis toutefois à le convaincre de mon retour imminent, et lui demande de bien protéger le clan en attendant mon retour.

Mes chèvres caracolent sur le chemin du retour vers leur point d'origine. Je suis surpris de leur exubérance après la très solennelle cérémonie de la veille. Par contre, leur apparent bonheur est contagieux, et je chemine d'un pas léger vers les dents de la Mâchoire.

Un sentier sinueux nous guide aisément à travers les pics acérés, si bien que nous nous retrouvons rapidement de l'autre côté de l'impressionnante série de pitons. De l'autre côté, c'est le désert – que du sable rouge à perte de vue. Je me sens presque dégonflé, mais les chèvres qui cabriolent toujours me rassurent.

Nous marchons presque toute une journée dans le sable brûlé par un soleil cruel. Les chèvres sont toujours guillerettes, alors je les suis sans trop penser à mes pieds qui saignent désormais abondamment.

À la tombée du soir, je sens une odeur que je n'ai pas sentie depuis longtemps : celle de la verdure ! Nous faisons encore de longs kilomètres, mais finissons par arriver à la lisière d'une magnifique palmeraie. Les chèvres se dirigent alors en droite ligne vers un gigantesque point

d'eau. Finalement, je comprends que ce n'était pas le berger qui menait les chèvres vers une possible terre meilleure, mais les chèvres qui guidaient le berger vers nous, les spectres, pour nous sauver. L'instinct animal est si puissant qu'il agit telle une boussole !

Je me rafraîchis dans l'eau pendant un bon moment, puis je me fais un régal de viande séchée et de chair de coco bien fraîche. Cette nuit-là, je dors comme je ne l'ai pas fait depuis une éternité. Je rêve à mon clan réuni dans ce coin de paradis, les enfants s'amusant et barbotant dans l'eau tels de petits poissons.

Dès l'aube du lendemain, mes chèvres et moi repartons vers les contrées désolées de l'autre côté de la Mâchoire. Je veux ramener mon clan le plus vite possible, alors je tente du mieux que je peux de presser le pas dans le désert. Malheureusement, un très fort vent se met à pousser contre nous. Après un certain temps, le vent redouble d'ardeur et le sable se met à virevolter autour de moi. Mais non, ce n'est pas le temps, la Mâchoire est si proche !

Je fais un pas, deux pas...

Quand je reviens à moi, j'ai du sable partout – dans les yeux, les oreilles, les narines et surtout, dans la gorge. Je tousse et me secoue, mais rien n'y fait, je suis encrassé de sable. Je me sens faible à mourir, mais je dois traverser la Mâchoire et annoncer ma découverte aux miens ! Mes chèvres comprennent mon intention et m'aident à me relever, puis elles me guident lentement sur le sentier du retour.

Quelle n'est pas ma joie de voir mon clan assis tout près ! Je tente de courir vers les miens, mais je n'y arrive plus – l'émotion et la fatigue s'abattent sur moi. Je râle et je siffle. Je veux tout leur raconter, leur dire de partir sans moi et de suivre les chèvres, mais je n'ai le temps que de m'exclamer « À boire ! » avant de m'écrouler aux pieds du jeune garçon.

F I N